

Du “Familles, je vous hais !” au transfuge de classe : le cas *Eddy Bellegueule*

Maxime Foerster



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/fixxion/7489>

DOI : [10.4000/fixxion.7489](https://doi.org/10.4000/fixxion.7489)

ISSN : 2295-9106

Éditeur

Ghent University

Référence électronique

Maxime Foerster, « Du “Familles, je vous hais !” au transfuge de classe : le cas *Eddy Bellegueule* », *Revue critique de fixxion française contemporaine* [En ligne], 12 | 2016, mis en ligne le 15 juin 2016, consulté le 22 août 2023. URL : <http://journals.openedition.org/fixxion/7489> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/fixxion.7489>

Ce document a été généré automatiquement le 22 août 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Du "Familles, je vous hais !" au transfuge de classe : le cas *Eddy Bellegueule*

Maxime Foerster

- 1 Vendu à plus de 400 000 exemplaires en France et traduit dans une dizaine de langues depuis sa parution en janvier 2014, le premier livre d'Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*¹, a projeté sur la scène littéraire un auteur de 21 ans dont l'autobiographie a bouleversé beaucoup de lecteurs et soulevé quelques articles polémiques dans la presse. Dans les pages qui suivent, j'aimerais développer deux perspectives sur ce livre qui auraient pour point d'enchevêtrement la trajectoire du transfuge de classe. Dans un premier temps, j'ébaucherai une analyse comparative d'*Eddy Bellegueule* avec *Mes parents* d'Hervé Guibert², et *Le jardin d'acclimatation* d'Yves Navarre³, deux romans des années 1980, pour inscrire le texte d'Édouard Louis dans la tradition du "Familles, je vous hais !" propre à quelques auteurs gays mais aussi souligner l'originalité d'*Eddy Bellegueule* vis-à-vis de cette tradition : l'ancrage initial dans une classe sociale pauvre, et non pas bourgeoise.
- 2 Ensuite, à partir d'une analyse de la relation entre la honte sociale et la honte sexuelle dans l'autobiographie d'Édouard Louis, combinée à l'influence intellectuelle de Bourdieu via l'exercice de "honto-biographie"⁴ pratiqué par Didier Éribon dans *Retour à Reims*⁵ puis *La société comme verdict*, j'aimerais souligner la dimension politique de l'autobiographie pour expliquer la dynamique de ce que le narrateur appelle la fuite et qui, au niveau sociologique, s'apparente au phénomène de transfuge de classe. Par dimension politique, j'entends plus précisément : en quoi la lecture d'*En finir avec Eddy Bellegueule* n'est pas seulement une contribution littéraire sur le thème de l'enfance malheureuse et/ou du roman d'apprentissage gay, mais constitue, à partir de la description d'un cas unique, l'esquisse d'un phénomène sociologique où le rapport à la fois cumulatif et conflictuel entre deux mécanismes de domination (honte sociale, honte sexuelle) finit par produire une logique de rejet de la classe sociale d'origine se transformant en projet d'évasion hors de cette classe sociale dans un réflexe de survie

passant par la réappropriation de soi. *En finir avec Eddy Bellegueule*, ou comment devenir Édouard Louis. Notre analyse du texte d'Édouard Louis essaiera de rendre compte de la pertinence des questions posées par Éribon dans *La société comme verdict* :

Qu'a-t-on fui ? Comment le récupérer ? Et comment récupérer son passé de classe, par exemple, quand le présent de cette classe rend délicat le dépassement de la "honte" dans le domaine de la sexualité ? Comment concilier des démarches qui se révéleront peut-être contradictoires entre elles : dépasser la honte sociale et dépasser la honte sexuelle ? Comment réfléchir sur les deux (ou sur d'autres encore) en même temps ?⁶

- 3 Je développerai l'hypothèse qu'*Eddy Bellegueule* constitue une réponse à ces questions, et qu'en ce sens ce texte, qualifié de "roman" par les éditions du Seuil, correspond à un genre hybride où se retrouvent sans se démarquer, à la manière des romans d'Annie Ernaux ou Élise Etcherelli, l'autobiographie littéraire et l'exercice sociologique. Ce néo-naturalisme nous intéresse dans le cas d'*Eddy Bellegueule* parce que nous croyons qu'il apporte une contribution originale dans la façon de penser conjointement l'homophobie et la domination de classe⁷.
- 4 L'homophobie, justement, a fortement occupé le terrain politique l'année précédant la publication du texte d'Édouard Louis : avant que la loi sur le "mariage pour tous" en France soit définitivement votée le 17 mai 2013, une opposition violente, collective et constante a mené pendant plus de six mois une campagne homophobe pour forcer le gouvernement socialiste à abandonner cette promesse du Président de la République. La loi a fini par être votée dans une atmosphère de grande tension mais la fête de cette avancée pour les citoyens homosexuels a été en grande partie gâchée par toutes les horreurs qu'il a fallu entendre à longueur de journée dans divers médias et pendant plusieurs mois sur le danger de l'amour homosexuel, l'instabilité des couples gays, l'irresponsabilité des couples homosexuels qui vont piétiner les repères de leurs enfants au nom de leur égoïsme outrancier, etc. Ne pouvant plus être explicitement homophobes dans leurs propos, les porte-paroles de la Manif pour tous (collectif rassemblant les forces d'opposition à la loi du mariage pour tous) ont préféré utiliser la rhétorique de l'ordre symbolique (fumisterie anthropologique pour donner des habits neufs à l'ordre sexuel patriarcal) pour s'opposer à l'égalité des droits entre couples hétéros et homosexuels. Poussant jusqu'au bout l'hypocrisie de leur homophobie, ils ont déclaré se battre pour les intérêts supérieurs des enfants (à grandir avec un papa viril et une maman féminine) et non pas contre les citoyens homosexuels. Voilà donc le contexte pour le moins amer et meurtri dans lequel *En finir avec Eddy Bellegueule* est publié et connaît rapidement un succès retentissant. L'ironie du succès de ce premier livre d'Édouard Louis dans une France se remettant lentement de six mois de lobbying homophobe, c'est qu'il reprend la question et l'obsession des membres de La Manif pour tous concernant les droits des enfants en inversant la perspective : "chers gardiens de l'ordre symbolique, voici l'enfer que j'ai vécu en grandissant pourtant dans le cadre hétérosexuel que vous préconisez comme garantie de l'équilibre psychologique de l'enfant". Bien que le texte d'Édouard Louis n'ait pas été écrit pour prendre position sur le mariage pour tous, il peut être lu comme une réponse différée et cinglante à la rhétorique homophobe de l'ordre symbolique : c'est la famille hétérosexuelle qui est le lieu du calvaire pour beaucoup d'enfants dont le vécu est nié par les militants de la Manif pour tous⁸.
- 5 Beaucoup d'écrivains gays, avant Édouard Louis, ont réglé leur compte avec la famille hétérosexuelle. La phrase la plus emblématique résumant la tradition de cette critique

de l'ordre hétéro-patriarcal remonte à la publication des *Nourritures terrestres*, en 1897, lorsque Gide fait dire à Ménalque, personnage fortement inspiré par Oscar Wilde : "Familles, je vous hais ! foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur". C'est une phrase d'autant plus marquante qu'elle est l'une des seules phrases haineuses dans un livre consacré à l'hédonisme et à la délivrance du corps comme de l'âme. Marqué par son voyage en Algérie en 1895 où Oscar Wilde joua le rôle du guide de la libération sexuelle, Gide a transposé de manière implicite dans *Les Nourritures terrestres* le récit de son initiation aux plaisirs d'ici-bas, et si l'homosexualité n'est pas évidente pour tout lecteur non averti, son acceptation n'en est pas moins la matrice qui explique cette déclaration de haine à l'encontre des familles. D'autres auteurs après Gide déclineront à leur façon ce thème du "Familles, je vous hais !", mais avec un point commun qui sera comme le point aveugle de leur rejet du modèle hétéro-patriarcal : leur critique est associée à un milieu social favorisé, la bourgeoisie, et les auteurs homosexuels critiquent l'ordre familial mais n'en demeurent pas moins des privilégiés par leur classe sociale. Ils cumulent la situation de rebelles en assumant leur homosexualité et de conservateurs en n'interrogeant pas le privilège de leur position sociale. Dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, Sartre dénonce le point aveugle de Gide dont le manuel de délivrance ne peut séduire qu'un public socialement surdéterminé :

Tous les ouvrages de l'esprit contiennent en eux-mêmes l'image du lecteur auquel ils sont destinés. Je pourrais faire le portrait de Nathanaël d'après *Les Nourritures terrestres* : l'aliénation dont on l'invite à se libérer, je vois que c'est la famille, les biens immeubles qu'il possède ou possédera par héritage, le projet utilitaire, un moralisme appris, un théisme étroit ; je vois aussi qu'il a de la culture et des loisirs puisqu'il serait absurde de proposer Ménalque en exemple à un manœuvre, à un chômeur, à un Noir des États-Unis, je sais qu'il n'est menacé par aucun péril extérieur, ni par la faim, ni par la guerre, ni par l'oppression d'une classe ou d'une race ; l'unique péril qu'il court c'est d'être victime de son propre milieu, donc c'est un Blanc, un Aryen, un riche, l'héritier d'une grande famille bourgeoise qui vit à une époque relativement stable et facile encore, où l'idéologie de la classe possédante commence à peine de décliner.⁹

- 6 Cette critique de Sartre, qui inscrit le sujet d'un texte dans un contexte social (bourgeoisie) et racial (blanc), permet de délimiter le portrait type du lecteur ciblé et d'en critiquer la fausse universalité. L'évocation de deux romans français publiés pendant les années 1980 par deux auteurs homosexuels confirmera que le rejet de la famille se fait toujours dans le périmètre de la bourgeoisie.
- 7 *Le Jardin d'acclimatation* est sûrement le roman le plus connu d'Yves Navarre en raison du prix Goncourt qu'il a remporté. L'histoire est simple : un père de famille souhaite réunir sa sœur et ses trois enfants pour une réunion de famille extraordinaire. Chacun, y compris la domestique, Bernadette, se souvient alors du grand absent de la réunion, Bertrand, le frère cadet. Petit à petit, le lecteur découvre que le père de famille a "tué" son fils car son homosexualité assumée pouvait compromettre sa carrière :

Meurtre ? Il n'y a pas de prescription pour les meurtres, en famille. Henri P. sachant qu'il allait devenir ministre ne voulait pas que son fils lui crée un scandale, rencontre un autre Romain Leval. Ce fils fort, intelligent, athlète, mon frère, se fit prendre au piège du père et à la complicité de nombreux médecins. Il n'a jamais eu de tumeur au cerveau. Il a accepté d'aller se faire opérer à Barcelone. La lobotomie qu'on lui fit avait pour but, en fait, de le rendre sain à son père. Sain, donc plus homosexuel. Il rentra chez lui à moitié sourd, à moitié aveugle, et vide. Vidé. Il venait d'être reçu à Normale supérieure. Cette histoire est vraie. (83)

- 8 L'histoire d'un père de famille qui, au nom des intérêts supérieurs de sa carrière et de sa classe sociale, préfère neutraliser son fils par le biais d'une lobotomie plutôt que prendre le risque d'être embarrassé par les frasques d'un fils certes brillant mais honteux en raison de son homosexualité ostentatoire. Le règlement de compte avec la famille se double dans le roman d'un règlement de compte avec la bourgeoisie, son étroitesse d'esprit et sa cruelle absence d'intelligence du cœur qui produit l'élimination de ceux qui ne sont pas conformes à ses règles : "La bourgeoisie a créé sa propre féodalité". Tandis que le "Familles, je vous hais !" de Gide s'exprime dans un programme de libération qui fait abstraction du terreau bourgeois dans lequel il s'origine, le "Familles, je vous hais !" du *Jardin d'acclimatation* arrive trop tard, lorsqu'on porte le deuil d'une libération devenue mise à mort, et que cette fois-ci la bourgeoisie est non seulement reconnue comme contexte de cette élimination mais aussi comme principal motif.
- 9 Hervé Guibert publie en 1986 un livre court dont le titre résume tout le sujet : *Mes parents*. Tandis que Gide abordait par le biais cryptique (poétique et pastoral, avec des personnages fictifs) son rejet de la famille et qu'Yves Navarre, plus violent dans sa critique de la famille, avait choisi toutefois la fiction comme genre littéraire, Hervé Guibert choisit le mode autobiographique¹⁰ et s'attaque directement à ses parents de leur vivant en prétendant obéir à sa grand-tante Suzanne qui lui confie cette mission : "alors c'est toi qui écriras ce livre sur l'infamie que je n'ai pas pu écrire" (13). L'infamie, en l'occurrence, c'est celle de ses parents. Tout y passe : l'avarice du père, le caractère manipulateur de sa mère, son cancer du sein, l'enfer des vacances avec eux, leur mesquinerie, leur autoritarisme, leurs contradictions et, bien sûr, leur rejet de l'homosexualité de leur fils. Lorsque celui-ci trouve le courage de faire son coming out, le père lui demande de ne pas s'enfoncer dans la facilité de la passivité et "d'accomplir noblement [s]on rôle de garçon auprès d'une jeune fille" (93). Puis, à cette réaction immédiate s'ajoute, plus tard, une manœuvre plus mensongère et plus sournoise, évoquant aussi la réaction du père de Bertrand dans *Le Jardin d'acclimatation* :
- Mon père, un peu plus tard, invente un mensonge assez infect : aux abattoirs, dont il est le directeur, il a reçu un coup de téléphone anonyme pour lui dire que son fils est pédé. Il ne peut plus vivre dans la menace d'un tel déshonneur, il risquerait même sa situation et par là peut-être notre survie... Quand je me pencherai sur vos cadavres, mes chers géniteurs, au lieu de baiser votre peau je la pincerai, et je leur arracherai une touffe de cheveux. (94)
- 10 Cet extrait fait coexister en un seul paragraphe la haine du fils en réaction à l'ignominie d'un mensonge destiné à faire monter la pression sur le fils homosexuel : s'il continue à faire preuve d'une homosexualité assumée, il portera la responsabilité d'une humiliation du père doublée d'une dégradation sociale pour l'ensemble de la famille, avec la pauvreté associée au déshonneur. La manipulation du père est en effet infâme, pour reprendre le vocabulaire de la grand-tante adorée, en ceci que l'homophobie ne s'exprime plus frontalement (le père sait bien que son fils est capable de lui résister et de se poser en s'opposant), car il choisit d'intimer à son fils de renoncer à son identité sexuelle pour ne pas plonger toute la famille dans l'opprobre social et la perte d'une belle situation professionnelle. Comme le père de Bertrand, qui cache au reste de la famille qu'il va faire subir une lobotomie à son fils en prétendant le guérir d'une tumeur au cerveau, le père du narrateur de *Mes parents* appelle la violence symbolique de tout un ordre social pour faire porter à son fils la responsabilité d'un possible déclassement de la famille. Le père, ancien vétérinaire devenu inspecteur sanitaire, a

l'intelligence perverse de dramatiser les conséquences du coming out de son fils en lui faisant croire qu'en l'état actuel, la société fera couler toute la famille plutôt que de laisser passer l'affirmation du fils dégénéré. La famille Guibert n'appartient pas, comme celle de Gide ou celle de Bertrand du *Jardin d'acclimatation*, à la grande bourgeoisie française, mais plutôt à cette petite bourgeoisie issue de la classe moyenne. Face à la sornioiserie du chantage paternel, le fils se venge a posteriori par la littérature¹¹ à travers ce texte autobiographique où il clame attendre avec impatience le moment d'aller profaner le cadavre de ses géniteurs.

- 11 Dans la tradition du "Familles, je vous hais !", le texte d'Hervé Guibert détonne par la cruauté de sa violence mais aussi par le fait qu'il affronte ses parents sans passer par le voile euphémisant de la fiction et du temps où ses parents étaient vivants. Le lecteur ne peut lire ce texte sans se demander d'une part quelle est la part de fiction dans cette autobiographie et d'autre part comment ont réagi les parents de l'auteur devant le portrait infamant qu'il inscrit à jamais dans le marbre de la littérature. Dans la biographie qu'il consacre à Hervé Guibert, François Buot ne s'étend pas sur la réaction des parents, qui n'ont manifestement pas souhaité le rencontrer :

Dans une interview, accordée bien plus tard, à Françoise Tournier pour *Elle*, il revient sur ses parents : "il y a entre eux et moi, un lien charnel intolérable par son intensité. J'ai pour eux un sentiment très violent et très mélangé. De la haine et de l'amour. J'ai écrit ce livre sur eux qui était un crime contre eux". Si on en croit Antoine de Gaudemar qui cite Hervé lui-même, le père aurait dit à son fils : "Je ne peux qu'aimer ce que tu écris, c'est la voix de mon sang. Je suis content que tu m'aies fait mourir à la fin".¹²

- 12 C'est un point commun important qui relie *Mes parents* à *Eddy Bellegueule* : dans les deux cas, le lecteur ressent comme un vertige devant la violence de la description de la famille, le caractère autobiographique de cette violence et le fait que la famille ainsi décrite existe réellement et qu'elle ne puisse ignorer ce texte. Néanmoins, ce point commun entre les deux textes bute sur une différence essentielle : là où Guibert écrit contre ses parents pour mener à bien ce récit d'infamie qu'il se sent le devoir d'écrire, Édouard Louis n'écrit pas contre ses parents mais pour les dominés¹³ dont certains, comme ses parents, reproduisent un destin social dont ils sont les victimes et d'autres, comme lui, parviennent à briser le cycle de la reproduction de la domination sociale à partir d'une situation particulière qu'il convient de mieux éclairer à présent.
- 13 Après avoir rappelé qu'*Eddy Bellegueule* se situait dans la tradition du "Familles, je vous hais !" tout en s'en distinguant par le projet de vouloir avant tout s'attacher à la description de la logique de domination, il nous reste à souligner la honte sociale et la honte sexuelle auxquelles est confronté le narrateur avant d'analyser le résultat du cumul de ces deux hontes dans le texte. Commençons par la honte sociale, qui n'est pas seulement éprouvée par Eddy mais aussi, collectivement, par sa famille recomposée. Cette famille de sept personnes (la mère ayant eu deux enfants d'un premier mariage) vit dans la maison d'un village non identifié quelque part dans le Nord de la France dans une pauvreté qui, loin d'être suggérée, est au contraire explicitement établie :
- Quand un jour ma mère a gagné plus d'argent que mon père, un peu plus de mille euros tandis que lui en gagnait à peine sept cents, il n'a plus supporté. Il lui a dit que c'était inutile, qu'elle devait arrêter, que nous n'avions pas besoin de cet argent. Sept cents euros pour sept suffiraient. (72)
- 14 Cet extrait est important car, en plus d'établir la précarité de la famille Bellegueule, il permet aussi de comprendre l'aggravation de cette pauvreté par une autre domination

complémentaire à celle de classe : la domination masculine. Le père, attaché à son statut de pater familias qui fait de lui l'autorité et le gagne-pain de la famille, voit l'activité professionnelle de sa femme comme une atteinte à la supériorité de son statut, une atteinte inacceptable à partir du moment où elle ramène plus d'argent que lui pour nourrir les cinq enfants de la maison. Une épouse qui travaille et gagne plus que son mari met en position de castration le statut du père, qui préfère sacrifier la rentrée d'argent de sa femme plutôt que de perdre l'aura du "dur" qui est en mesure d'assumer financièrement l'entretien de la famille. La domination masculine vient ici dramatiser la pauvreté de la famille en la privant du salaire de la mère de famille.

- 15 Quant à la honte sociale, la honte d'être pauvre et fils de pauvre, elle s'exprime régulièrement tout au long du livre, et sous divers aspects. Nous prendrons trois exemples qui illustrent la difficulté non pas seulement d'être pauvre mais d'être reconnu comme tel par le regard d'autrui. Le premier exemple est donné très tôt dans ce qu'on peut bien appeler une "honto-biographie" et concerne la mauvaise dentition du jeune Eddy :

Le dentiste coûtait trop cher et le manque d'argent finissait toujours par se transformer en choix. Les mères disaient *De toute façon y a plus important dans la vie.* Je paye encore actuellement d'atroces douleurs, de nuits sans sommeil, cette négligence de ma famille, de ma classe sociale, et j'entendrai des années plus tard, en arrivant à Paris, à l'École normale, des camarades me demander *Mais pourquoi tes parents ne t'ont pas emmené chez un orthodontiste.* Mes mensonges. Je leur répondrai que mes parents, des intellectuels un peu trop bohèmes, s'étaient tant souciés de ma formation littéraire qu'ils en avaient parfois négligé ma santé. (18-19)

- 16 La honte sociale est mise en valeur ici en cascade : elle commence par la honte des mères de famille qui, n'ayant pas assez d'argent pour payer des frais de dentistes et d'orthodontistes, préfèrent argumenter que c'est une dépense inutile et non pas une dépense impossible au regard du petit budget qu'elles doivent gérer. En conséquence, elles essaient de faire passer pour un choix (il y a d'autres priorités) ce qui est plutôt une contrainte (on ne peut pas se le permettre). Le phénomène de cascade vient du fait que la honte sociale se répercute plusieurs années plus tard sur le narrateur qui, ayant réussi à fuir son village, sa classe sociale, sa famille, est doublement rattrapé par la honte sociale : d'une part dans son corps, puisqu'il passe des nuits blanches à souffrir de maux dentaires en raison de ces négligences passées, et d'autre part parce qu'il doit comme sa mère jadis inventer un mensonge pour justifier sa mauvaise dentition sans dire crûment la vérité : ainsi le motif de la pauvreté est remplacé par la transformation des parents en couple bohème trop soucieux de l'éducation littéraire de leur fils pour se soucier de problèmes corporels. La honte sociale, dans le cas de la mère comme du fils, consiste à ne pas oser avouer la cause véritable d'une négligence associée à la classe sociale défavorisée.
- 17 Le deuxième exemple concerne la mention des Restos du cœur, c'est-à-dire le fait que la famille Bellegueule, parfois, s'y rendait pour pouvoir s'y nourrir. À la nécessité de devoir s'y approvisionner s'ajoutait, de façon collective, la honte familiale d'être assimilé à ces familles dont on sait qu'elles vont régulièrement aux Restos du cœur¹⁴ :

Nous nous y rendions une fois par mois, pour y chercher effectivement des colis de nourriture distribués aux familles les plus pauvres. Je devenais familier des bénévoles qui, quand nous venions, me donnaient toujours des tablettes de chocolat en plus de celle à laquelle nous avons droit *Ah, voilà notre Eddy, comment qu'il va ?* et mes parents qui m'exhortaient au silence *Faut pas le raconter, surtout pas, qu'on va comme ça aux Restos du cœur, ça doit rester en famille.* Ils ne réalisaient pas que j'avais

compris depuis bien longtemps, sans qu'ils aient besoin de me le dire, la honte que cela représentait, que je n'en aurais parlé pour rien au monde. (51-52)

- 18 Cet extrait explique la transmission de la honte sociale des parents aux enfants par le biais d'une intériorisation de cette honte chez les enfants qui comprennent intimement et intuitivement la stigmatisation sociale que représente le fait de demander la charité à une association de lutte contre la pauvreté. La prégnance de la honte sociale est si forte qu'elle est ressentie par Eddy avant même que les parents lui demandent de taire ("ça doit rester en famille") ce trajet mensuel qui est vécu comme une double humiliation : manifester l'indigence de la famille et la honte de faire appel à la charité. On a vu précédemment que le père de famille avait trop honte de gagner moins d'argent que sa femme et lui avait par conséquent demandé d'arrêter son travail (faire des ménages et la toilette des personnes âgées), à présent c'est le couple qui a honte de ne pas avoir assez d'argent pour nourrir une famille de sept personnes et qui demande aux enfants de garder le secret sur le recours aux Restos du cœur. L'intertextualité n'est peut-être pas intentionnelle dans ce passage mais tout lecteur de *Charlie et la chocolaterie*¹⁵, roman populaire de Roald Dahl racontant la grande pauvreté de la famille de Charlie et l'amour de ce dernier pour le chocolat, ne pourra s'empêcher de faire un parallèle avec Eddy lorsque celui-ci reçoit quelques tablettes de chocolat en plus par la gentillesse des bénévoles.
- 19 Le dernier exemple de la honte sociale s'appuie sur l'évocation d'une amie d'Eddy, Amélie, dont les parents appartiennent à la classe moyenne et manifestent un intérêt pour la culture. Cette différence sociale entre Amélie et Eddy va se faire ressentir par l'expression de la honte ressentie par Eddy lors d'un dîner chez les parents d'Amélie :
- Tandis que je passais du temps à l'arrêt de bus, d'autres enfants comme elle, Amélie, lisaient des livres offerts par leurs parents, allaient au cinéma, et même au théâtre. Leurs parents parlaient de littérature le soir, d'histoire – une conversation sur Aliénor d'Aquitaine entre Amélie et sa mère m'avait fait pâlir de honte –, quand ils dînaient.
- Chez mes parents, nous ne dînions pas, nous mangions. La plupart du temps, même, nous utilisions le verbe *bouffer*. (106-107)
- 20 Dans ce cas, la honte sociale d'Eddy n'est pas partagée par ses parents qui ne se doutent pas des discussions intellectuelles qu'Amélie peut avoir avec ses parents, mais est ressentie violemment (effet psychosomatique de la pâleur) dans cette épreuve de comparaison où le jeune Eddy comprend à quel point il n'a pas la chance d'avoir une famille comme celle de son amie Amélie. La honte sociale ici s'explique par la prise de conscience d'être dénué de ce que Bourdieu théoriserait dans *La distinction* comme le capital culturel. En plus d'être défavorisé économiquement, Eddy découvre qu'il est défavorisé culturellement : il est élevé dans une famille qui n'a pas de bibliothèques, qui regarde l'achat de livres comme une dépense inutile, qui ne valorise pas la poursuite des études et qui ne songerait pas à aller au cinéma et au théâtre quand elle peut regarder la télévision à domicile. Il ne parlera naturellement jamais d'Aliénor d'Aquitaine au dîner avec ses parents parce qu'Aliénor d'Aquitaine n'existe pas, n'est pas une référence possible ni pensable, dans l'environnement familial d'Eddy. Le parcours social et scolaire d'Amélie est favorisé par le capital culturel transmis par ses parents, tandis que le jeune Eddy ne reçoit aucun capital culturel de ses parents¹⁶. Et pourtant, il finira dans une grande école, l'École normale supérieure. Comment expliquer cette ascension qui semble défier les lois de la reproduction sociale ?

- 21 Si la honte sociale est une honte collective, touchant les parents comme les enfants de la famille Bellegueule, la honte sexuelle frappe uniquement Eddy, de plein fouet, pendant toutes les années passées au collège. Par honte sexuelle, on entendra la honte d'être un garçon assimilé à un homosexuel en raison de son effémination. Chaque homme, dans le village et la classe sociale du jeune Eddy, a le devoir de paraître dur, et ces codes de la masculinité impliquent des règles élémentaires : bien tenir l'alcool, se battre régulièrement avec d'autres hommes ivres, et imposer la domination masculine aux femmes dans le cadre des relations amoureuses. Et puis, évidemment, ne jamais pleurer en public.
- 22 Le premier exemple de la honte sexuelle concerne une blague du père d'Eddy et de ses amis qui, regardant une émission de télé-réalité (*Loft Story*) dans laquelle un homosexuel fait partie du casting, finissent par apostropher Eddy :
- C'est à ce moment, au moment où ils faisaient des commentaires sur l'homosexuel de la télévision, que je suis rentré du collège. Il s'appelait Steevy. Mon père s'est tourné vers moi, il m'a interpellé *Alors Steevy, ça va, c'était bien l'école ?* Titi et Dédé se sont esclaffés, un véritable fou rire : les larmes qui coulent, le corps qui se tord, comme soudainement possédé par le démon, la difficulté à reprendre sa respiration *Steevy, oui c'est vrai que maintenant que tu le dis, ton fils a un peu les mêmes manières quand il parle.* L'impossibilité, encore, de pleurer. J'ai souri et je me suis précipité dans ma chambre. (116-117)
- 23 A l'inverse de la honte sociale qui relie les membres de la famille dans l'infériorité de leur pauvreté, la honte sexuelle ici est l'occasion d'une césure, d'une violente distance entre le père qui se moque de son fils et permet à ses amis de participer à cet exercice d'agression verbale. Alors que le jeune Eddy subit un calvaire à l'école, qu'il s'y fait régulièrement traiter de pédé et que deux élèves en particulier le harcèlent physiquement et mentalement (le terme de *bullying* est difficilement traduisible en français, mais correspond parfaitement à ce type de harcèlement à l'école), le répit auquel il aspire en rentrant chez lui ne lui est pas accordé : même chez lui, même en famille, on continue à le stigmatiser parce que c'est un garçon efféminé, tout le contraire du dur qu'il devrait devenir comme son père et ses frères. Le choc de cette honte sexuelle est d'autant plus violent qu'il se traduit au niveau physique par des spasmes corporels et l'impossibilité de maîtriser sa respiration. Le choix du verbe "interpeller" est intéressant car il n'est pas sans rappeler la théorie élaborée par Louis Althusser dans son *Idéologie et appareils idéologiques d'État*. Althusser fait de l'interpellation (par l'exemple le fait pour un passant d'être interpellé dans la rue par un policier et d'avoir le réflexe se retourner, de se reconnaître dans cette interpellation) le mécanisme par lequel l'individu accepte inconsciemment sa sujétion à l'idéologie¹⁷. Ici, l'interpellation d'Eddy par son père devant ses amis force Eddy à ressentir sa non-conformité avec le code de la masculinité de l'ordre hétérosexuel et patriarcal, provoquant une humiliation d'être publiquement *outé* comme homosexuel et sujet au harcèlement à ce titre.
- 24 Le second exemple concerne l'ampleur et la violence du harcèlement. Après qu'il a été surpris par sa mère en plein acte homosexuel avec trois autres amis, les rumeurs vont se développer dans le village et les "amis" d'Eddy vont se décharger sur lui de la responsabilité de ces actes pour qu'il porte seul, en victime émissaire, le poids de l'infamie d'être un homosexuel. Dans son livre sur *La violence et le sacré*¹⁸, René Girard théoriserait l'importance de la violence à l'encontre d'une catégorie de personnes désignées comme victimes émissaires : c'est sur cette violence basée sur l'exclusion et

la persécution que se fonde l'unité de l'ordre social¹⁹. L'exclusion d'Eddy et son statut de paria en raison de son homosexualité l'isole des autres qui en retour se sentent unis contre lui :

À compter de ce jour les premières minutes après le réveil sont devenues de plus en plus irréelles. Je me sentais ivre quand je me réveillais. La rumeur s'était répandue et les regards au collège se faisaient de plus en plus insistants. Les *pédé* se multipliaient dans les couloirs, les petits mots retrouvés dans le cartable *Crève tapette*. Dans le village où j'avais été jusqu'alors relativement épargné par les adultes, les insultes sont apparues pour la première fois. (162)

- 25 La honte sexuelle, comme l'a analysé Didier Éribon dans ses *Réflexions sur la question gay*²⁰, commence par l'injure, par sa récurrence, par la peur qu'elle ne se reproduise, qu'elle ne s'amplifie : "Au commencement, il y a l'injure. Celle que tout gay peut entendre à un moment ou à un autre de sa vie, et qui est le signe de sa vulnérabilité psychologique et sociale" (29). Devant la propagation des rumeurs et des insultes, le jeune Eddy se découvre exposé partout : chez lui, au collège, dans le village, et puisqu'il ne peut plus se sentir protégé nulle part, sa honte se répercute sur sa santé et le plonge dans un état de souffrance si violente qu'il se sent comme ivre dès le réveil, incapable de s'ajuster à la violence mentale et physique qui va ponctuer désormais son quotidien. S'étonnera-t-on, dans ces conditions, de l'urgence de fuir ?
- 26 Nous en arrivons à la question initialement posée : quel est l'effet produit par le cumul de la honte sociale et sexuelle ? La fuite s'impose comme un réflexe de survie. On la retrouve comme une litanie dans le livre à partir de la deuxième partie : dans le titre de cette partie ("L'échec et la fuite"), le titre d'une section ("Première tentative de fuite") et la première phrase de la section suivante : "il fallait fuir" (201). C'est une fuite à double détente : d'une part, la fuite géographique, consistant à quitter le village, c'est-à-dire le lieu de la honte où tout le monde connaît Eddy, le fils *pédé* des Bellegueule, et d'autre part, quitter une classe défavorisée, se défaire de cette autre honte, la honte d'être pauvre et fils de pauvre, et briser la fatalité de la reproduction de la domination sociale.
- 27 Le premier aspect de la fuite, la fuite hors de son village, de sa campagne, de sa famille, est un aspect commun à beaucoup d'homosexuels. La migration des gays vers les grandes villes anonymes et plus tolérantes est également documentée par Éribon dans le deuxième chapitre de ses *Réflexions* consacré à "La fuite vers la ville" : "On conçoit que l'un des principes structurants des subjectivités gays et lesbiennes consiste à chercher les moyens de fuir l'injure et la violence, que cela passe souvent par la dissimulation de soi-même ou par l'émigration vers des lieux plus cléments" (34). Cette fuite se retrouve dans la vie de beaucoup d'homosexuels : *Les nourritures terrestres* ont été écrites grâce à la fuite de Gide en Afrique du Nord où il a pu expérimenter en toute liberté l'érotisme homosexuel. Quant à Hervé Guibert, il raconte dans *Mes parents* qu'il a encouragé ces derniers à déménager à La Rochelle pour mieux les quitter lorsqu'il aurait son bac et qu'il irait poursuivre ses études et surtout son apprentissage de l'amour gay à Paris, loin de la tutelle parentale :

Depuis plusieurs années mon père parle d'aller s'installer en province au bord de la mer. Il a posé sa candidature à la direction des abattoirs de Toulon, où se trouve le bateau ; on lui refuse. Un poste est libre à La Rochelle. Ma mère ne veut pas quitter Paris. Mon père me demande conseil et à ce moment, réellement, je pense cette chose un peu diabolique : j'ai quatorze ans, mes parents sont infernaux, voici le seul moyen de m'en débarrasser, dans trois ans je passerai mon bac et si mes parents

sont établis à La Rochelle ils y resteront, moi j'aurai dix-sept ans, et à cause de mes études il faudra bien que je les quitte, il n'y a pas de faculté à La Rochelle. (73-74)

- 28 Si la fuite vers une ville plus anonyme est une trajectoire courante chez les homosexuels désireux de vivre leur roman d'apprentissage loin du terreau de l'expérience de leur abjection, le second aspect de la fuite d'Eddy, l'envol hors de sa classe sociale, est beaucoup moins illustré en littérature²¹. La publication de *Retour à Reims*, en 2009, a permis à Didier Éribon, à partir du récit de son retour vers sa mère suite au décès de son père, de se remémorer son parcours et de réfléchir sur sa position de "miraculé", c'est-à-dire sur l'effort accompli pour s'accepter comme gay et tenir à distance la fatalité d'une assignation à rester pauvre comme l'étaient ses parents et comme le sont devenus ses frères. Le cumul de la honte sociale et la honte sexuelle a fini par provoquer en lui un projet de réappropriation de son identité qui combinait d'une part l'acceptation de son homosexualité et d'autre part le rejet de sa classe sociale d'origine. À partir d'une phrase de Sartre sur Genet²², voici comment Éribon analyse son propre parcours :

Cette phrase prit cependant dans ma vie un double sens et valut aussi bien, mais de manière contradictoire, dans le domaine sexuel que dans le domaine social : en m'appropriant et en revendiquant mon être sexuel injurié dans le premier cas ; en m'arrachant à ma condition sociale d'origine dans le second. Je pourrais dire : d'un côté en devenant ce que j'étais et, de l'autre, en rejetant ce que j'aurais dû être. Pour moi, les deux mouvements allaient de pair. (229)

- 29 Ces deux mouvements sont allés de pair pour Éribon comme pour Édouard Louis, aussi comprendra-t-on aisément que le texte d'*En finir avec Eddy Bellegueule* soit dédié à l'auteur du *Retour à Reims* : en dépit d'une singularité du style et de deux trajectoires semblables sans être similaires, c'est le même "miracle" qui s'est vérifié par la trajectoire de chacun²³. Il s'agit enfin d'étayer en quoi ces deux mouvements ne sont ni contradictoires, ni combinés par coïncidence.
- 30 Le cumul de la honte sociale et de la honte sexuelle chez un sujet provoque un phénomène d'une grande violence car les deux hontes ne sont pas complémentaires : si elles s'accumulent dans le vécu d'un sujet en pleine adolescence, elles ont chacune une logique qui va à l'encontre de la logique de l'autre. La honte sociale est une honte collective, englobant tous les membres d'une famille défavorisée, et qui a pour but d'enfoncer les pauvres dans la reproduction de leur misère sociale en acceptant de perpétuer la pauvreté des générations précédentes. Il s'agit d'une honte qu'on vit comme un fardeau collectif et qu'on se transmet de génération en génération. Au contraire, la honte sexuelle est individuelle, elle coupe le sujet efféminé du reste de la famille et le plonge dans une déréliction où rien ni personne ne semble pouvoir le comprendre ni lui ressembler. Tandis que la honte sociale vise à prolonger la domination de classe, la honte sexuelle vise à réprimer, voire extirper tout développement d'une sexualité et d'une masculinité non conformes au modèle de virilité hétérosexuelle omniprésent dans l'entourage du sujet efféminé.
- 31 Devant l'écartèlement produit chez l'adolescent par le rapport conflictuel entre les hontes sociale et sexuelle, la seule issue qui résoudrait conjointement la dynamique des deux hontes serait d'inverser leur logique en refusant la fatalité d'un destin délimité par sa classe sociale d'origine et en acceptant de transformer la honte d'être homosexuel en choix délibéré d'assumer sa différence sexuelle et son effémination. Où l'on revient au thème du "Familles, je vous hais !" pour fournir l'énergie de la fuite à la fois hors du village pour s'affirmer comme gay ailleurs et hors de la classe sociale où la

pauvreté était associée à l'ordre familial homophobe. La différence sexuelle est certes vécue comme une grande souffrance, mais c'est la violence produite par cette honte sexuelle qui permet, dans un réflexe de survie, de remettre en question le déterminisme de la domination sociale en associant la classe sociale défavorisée à un ordre sexuel profondément inhospitalier aux homosexuels.

- 32 Eddy prend très tôt conscience que, socialement, rien ne change et les familles se suivent et se ressemblent avec les mêmes problèmes d'alcoolisme, d'indigence et de violence qui grèvent le destin de plusieurs générations. Concernant un arrêt de bus où les jeunes aiment passer des heures, il constate :

Il me semble qu'il en a toujours été ainsi : les garçons à l'adolescence se retrouvaient chaque soir, là, pour boire et discuter. Mon frère et mon père étaient passés par là, et en retournant au village j'y ai vu les garçons qui n'avaient pas huit ans quand je suis parti. Ils avaient pris la place que j'avais occupée quelques années auparavant ; rien ne change, jamais. (103)

- 33 Cette prise de conscience du piège de la domination sociale où les jeunes générations remplacent leurs pères et frères aînés sans réaliser le déterminisme qui les pousse dans la reconduction d'un modèle aliénant n'est possible pour Eddy que parce qu'étant frappé de la honte sexuelle qui le sépare de tous les autres, cette honte supplémentaire lui confère une lucidité vis-à-vis du mécanisme de reproduction de la domination sociale, lucidité qui est le premier pas vers le projet du rejet de ce fatalisme. Alors que tous les jeunes de son âge travaillent un mois à l'usine pour se payer le permis de conduire, Eddy se distingue par sa détermination à ne jamais mettre le pied dans l'usine, ce lieu par excellence de l'exploitation économique des classes prolétaires : "J'avais refusé de le passer, d'aller travailler un mois à l'usine dans laquelle je m'étais finalement promis de ne jamais mettre les pieds. À dix-huit ans je serai de toute façon déjà loin d'eux" (175-176). Ironiquement, les jeunes du village veulent passer le permis de conduire pour gagner la liberté de circulation, mais ce ne sera jamais que la liberté de se mouvoir dans et autour du village, rivés au périmètre délimité de l'aliénation sociale, tandis que le jeune Eddy, qui fera l'impasse sur le travail en usine et le permis de conduire, s'arrachera définitivement à l'enclos de son village et de sa classe sociale d'origine.

- 34 Pour Didier Éribon comme pour Édouard Louis, la fuite sera le premier nom de ce qu'en sociologie on pourra étudier comme le phénomène de transfuge de classe, et dans les deux cas la stratégie de cette fuite passera par l'accumulation personnelle, indépendamment de la famille, du capital culturel. C'est-à-dire que la réussite scolaire et l'intérêt pour la culture vont finir par réaliser le vœu de fuite hors d'un territoire et d'une classe sociale. Ayant suivi des cours de théâtre et s'étant fait remarquer par son talent d'acteur, Eddy sera admis dans un lycée à Amiens, lycée proposant une filière d'art dramatique et une possibilité de vivre en internat, loin, très loin du village de la famille Bellegueule. Lorsqu'Eddy découvre sa lettre d'acceptation, sa réaction marque le début d'une renaissance, la possibilité d'une réinvention de soi loin d'un passé enfin dépassable :

Je suis parti en courant, tout à coup. Juste le temps d'entendre ma mère dire *Qu'est-ce qui fait le débile là ?*

Je ne voulais pas rester à leur côté, je refusais de partager ce moment avec eux. J'étais déjà loin, je n'appartenais plus à leur monde désormais, la lettre le disait. (210-211)

35 La route est encore longue, mais l'espoir, et même la certitude est là : il n'appartient déjà plus à leur monde. La première était une fugue vouée à l'échec. Cette seconde fuite sera la bonne : aller vivre dans l'internat d'un lycée dans une grande ville (Amiens), fréquenter des élèves d'une nouvelle classe sociale (classe moyenne ou bourgeoise), et prendre conscience des portes que peuvent ouvrir la réussite scolaire et l'épanouissement culturel. Avec, quelques années après cette fuite, une autobiographie pour transformer l'apparence de miracle de cette ascension sociale en cas d'étude sur la fabrique du transfuge social du point de vue de l'enfant gay dans une famille prolétaire. L'étude du cas Bellegueule rappelle que la littérature est aussi, comme la sociologie, un sport de combat²⁴.

NOTES

1. Paris, Seuil, 2014.
2. Paris, Gallimard, 1994.
3. Paris, Flammarion, 1980.
4. Outre "honto-analyse", Éribon utilise aussi l'expression "introspection sociologique" dans *La société comme verdict* (Paris, Fayard, 2013, p. 11).
5. Paris, Fayard, 2009.
6. *La société comme verdict*, op. cit., p. 98.
7. Dans un entretien accordé à Télérama et posté sur son blog le 20 juillet 2014, Édouard Louis fait de lui-même le parallèle avec Zola : "Le roman est un travail de construction littéraire qui peut justement permettre d'approcher la vérité. Il aurait peut-être fallu écrire 'roman non fictionnel' ou 'roman scientifique', comme le revendiquait Zola pour ses livres". Url : edouardlouis.com/2014/07/.
8. Édouard Louis a par ailleurs reçu le prix Pierre Guénin contre l'homophobie suite à la publication de son roman.
9. Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1985, p. 92.
10. Jean-Pierre Boulé, dans son livre *Hervé Guibert : l'entreprise de l'écriture du moi* (Paris, L'Harmattan, 2001), a des arguments convaincants pour avancer que *Mes parents* casse les usages du pacte autobiographique et qu'il marque au contraire l'expérimentation par Guibert d'un genre littéraire qui caractérisa plusieurs de ses œuvres : "D'une certaine manière, *Mes parents* pourrait être le premier roman faux de Guibert (un roman où je mens et où je falsifie la réalité dans l'écriture romanesque)" (193). Toutefois le livre, précisément parce qu'il relate l'enfance et l'adolescence du jeune Hervé au sein de sa famille sans user de pseudonymes et en insistant sur l'aspect du règlement de compte familial, ne peut pas se soustraire entièrement à l'analyse autobiographique.
11. Dans *Le jardin d'acclimatation*, c'est Jean Martin, le mari de la sœur d'Henri qui prévoit d'écrire une pièce de théâtre sur le drame de Bertrand et l'ignominie du père : "La Mainmorte" (335).
12. François Buot, *Hervé Guibert, le jeune homme et la mort*, Paris, Grasset, 1999, p. 212-213.
13. Dans un entretien accordé Ballast et mis en ligne sur son blog le 22 janvier 2015, Édouard Louis répond aux critiques qui lui reprochent de ne pas représenter les pauvres avec la compassion d'un Eugène Sue ou d'un Victor Hugo : "Les gens qui me reprochent le racisme de classe sont ceux qui projettent leur propre racisme de classe inconscient sur mon livre. Mon livre

a été écrit pour rendre justice aux dominés, il n’y a pas une phrase de mépris de ma part. Un jour quelqu’un m’a dit : ‘C’est méprisant de dire dans votre livre que telle personne se saoule tous les jours ou de montrer que des personnes savent pas construire “correctement” une phrase’. Mais c’est la personne qui m’a dit ça qui trouve ce genre de choses méprisables, pas moi. Au contraire, tout au long du livre j’essaie de comprendre les comportements et, même pour les plus violents d’entre eux, de les excuser — non pas au sens du pardon, ce n’est pas la question, mais au sens de mettre ‘hors de cause’, c’est-à-dire de montrer que les causes des comportements ne se trouvent pas dans les individus”.

14. Association fondée en 1985 par l’humoriste Coluche comptant environ 2000 centres en France et apportant une assistance bénévole aux plus démunis à travers l’aide alimentaire et l’aide à l’insertion sociale.

15. Paris, Gallimard, 2007.

16. Bourdieu précise dans *La distinction* : “Il n’est pas à proprement parler d’héritage matériel qui ne soit, simultanément, un héritage culturel et les *biens de famille* ont pour fonction non seulement d’attester physiquement l’ancienneté et la continuité de la lignée et, par là, de consacrer son identité sociale, indissociable de la permanence dans le temps, mais aussi de contribuer pratiquement à sa reproduction morale, c’est-à-dire à la transmission des valeurs, des vertus et des compétences qui fondent l’appartenance légitime aux dynasties bourgeoises. Ce qui s’acquiert par la fréquentation quotidienne des objets anciens ou par la pratique régulière des antiquaires ou des galeries, ou, plus simplement, par l’insertion dans un univers d’objets familiers et intimes ‘qui sont là, comme dit Rilke, sans arrière-sens, bons, simples, certains’, c’est évidemment un certain ‘goût’ qui n’est autre chose qu’un rapport de familiarité immédiate avec les choses de goût” (Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de minuit, 1979, p. 83).

17. “Nous suggérons alors que l’idéologie ‘agit’ ou ‘fonctionne’ de telle sorte qu’elle ‘recrute’ des sujets parmi les individus (elle les recrute tous), ou ‘transforme’ les individus en sujets (elle les transforme tous) par cette opération très précise que nous appelons *l’interpellation*, qu’on peut se représenter sur le type même de la plus banale interpellation policière (ou non) de tous les jours : ‘hé, vous, là-bas !’. Si nous supposons que la scène théorique imaginée se passe dans la rue, l’individu interpellé se retourne. Par cette simple conversion physique de 180 degrés, il devient *sujet*. Pourquoi ? Parce qu’il a reconnu que l’interpellation s’adressait ‘bien’ à lui, et que ‘c’était bien lui qui était interpellé’ (et pas un autre)” (113-114).

18. Paris, Hachette, 2010.

19. “Là où quelques instants plus tôt il y avait mille conflits particuliers, mille couples de frères ennemis isolés les uns des autres, il y a de nouveau une communauté, tout entière unie dans la haine que lui inspire un de ses membres seulement. Toutes les rancunes éparpillées sur mille individus différents, toutes les haines divergentes, vont désormais converger vers un individu unique, la *victime émissaire*” (122). Dans *Le bouc émissaire* (Paris, Grasset, 1982), Girard précise les critères pouvant déclencher la persécution d’un groupe ou d’un individu : “À côté des critères culturels et religieux, il y en a de purement *physiques*. La maladie, la folie, les difformités génétiques, les mutilations accidentelles et mêmes les infirmités en général tendent à polariser les persécuteurs” (29). Bien que non pensée par Girard, l’effémination d’un garçon ou d’un adulte peut aussi être perçue comme une infirmité par les persécuteurs en tant que déviance vis-à-vis de la norme de masculinité attendue chez les hommes. La persécution d’*Eddy Bellegueule* en est l’illustration.

20. Paris, Fayard, 1999.

21. Éribon, qui avait déjà théorisé la fuite des gays vers les villes dans ses *Réflexions sur la question gay*, interprète dans son récent *Théories de la littérature* le texte d’Édouard Louis comme particulièrement révélateur de ce que cette fuite sous-tend comme projet de réinvention de soi hors d’un contexte homophobe : “Sur la fuite comme nécessité individuelle pour l’invention de

soi et sur la perception lucide et critique qu'elle rend possible des structures de l'ordre social et sexuel, voir le roman d'Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*" (Didier Éribon, *Théories de la littérature. Système du genre et verdicts sexuels*, Paris, PUF, 2015, p. 99).

22. "L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous".

23. Didier Éribon relate sur son blog, dans un post du 6 mars 2014 (url : <http://didiereribon.blogspot.be/2014/03/un-echange-de-courriers-electroniques.html>), sa rencontre avec Édouard Louis à travers une demande d'entretien avec un journaliste : "Peu de temps après la parution de *Retour à Reims*, mes collègues du département de Science politique de l'université d'Amiens m'ont invité à le présenter lors d'une séance de leur séminaire de Master. Je ne sais plus pourquoi ni comment, mais l'information ayant circulé, et beaucoup de gens ayant demandé à y assister, cela s'est transformé en une sorte de conférence devant un amphi bondé. A la fin, plusieurs personnes sont venues me parler. Parmi elles, il y avait ce tout jeune homme qui avait déjà lu mon livre, et paraissait même en connaître par cœur des passages entiers. Je lui ai proposé de se joindre au petit groupe d'enseignants et d'étudiants qui allions boire un verre dans un café. Nous avons bavardé quelques instants ce soir-là. Il m'a demandé s'il pouvait m'écrire. Et je lui ai donné mon adresse électronique. Ce fut très vite le début d'une complicité intellectuelle qui allait s'intensifier au fil du temps et d'une belle amitié qui se joue de la différence d'âge. Et aussi, si j'en crois ce qu'il m'a dit plus tard, un moment fondateur pour lui, un moment inaugural : il s'est tout à coup projeté dans un autre futur, et a développé d'autres aspirations, d'autres ambitions que celles qui étaient les siennes à cette époque. Son talent, son intelligence et son énergie lui ont permis de les réaliser. Voilà, vous savez tout".

24. En référence au documentaire de Pierre Carles en 2001 sur la pensée de Pierre Bourdieu.

RÉSUMÉS

Le roman d'Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, s'inscrit dans une tradition littéraire qui voit des auteurs gays procéder à une critique de la famille. Toutefois, son originalité vis-à-vis de cette tradition tient au fait que l'auteur n'est pas issu d'une famille bourgeoise et que sa critique de la famille se double de la critique la domination de classe par le biais de la honte d'être pauvre. L'analyse du cumul de la honte d'être un gay efféminé et de la honte d'être pauvre pousse le jeune Bellegueule à s'affirmer comme un homosexuel efféminé et à refuser le déterminisme sociologique visant à la transmission de la pauvreté des parents vers les enfants. Ce que l'expérience autobiographique éclaire, c'est le phénomène du transfuge de classe à partir de l'effort douloureux et continu d'une conscience pour se réinventer à partir du rejet de la domination masculine et la domination de classe.

INDEX

Keywords : Homophobia, cultural capital, family, defector, childhood

Mots-clés : Homophobie, capital culturel, famille, transfuge, enfance

AUTEUR

MAXIME FOERSTER

Southern Methodist University